

Nicolas SOUHAIT

AUX SEUILS DES ŒUVRES : RÉSEAUX ET AMITIÉ À LA RENAISSANCE

LE SEUIL, ENTRE FAMILIARITÉ ET ALTÉRITÉ

Il n'est que de consulter un imprimé du XVI^e siècle : parions qu'un certain nombre de pages nous séparera du contenu désiré. Il n'est pas impossible non plus qu'une fois ce contenu apprécié, nous soyons à nouveau confrontés à des textes qui auraient pu se trouver au seuil de l'œuvre – sans doute sont-ils parvenus un peu tard à l'atelier, et voilà le seuil de l'œuvre qui déborde. La Renaissance ou le plaisir passionné du seuil ? C'est ce plaisir manifeste que se sont donné pour objet d'investigation les présents travaux, contributions d'une journée d'étude organisée à Sorbonne Université en février 2023.

Bien sûr, la pratique du seuil, pour ce qui est tout particulièrement des textes en prose, est familière aux Modernes ; ces seuils y revêtent le même intérêt stratégique de vitrine et de cautionnement. Mais l'enjeu est ici d'envisager la pratique renaissante du seuil dans toute son altérité, de la renvoyer à sa fausse proximité avec nos propres stratégies éditoriales, en partant du constat que cette passion qui leur préside n'est pas celle des Modernes. Nous prenons donc le parti d'une familiarité en trompe-l'œil. Depuis les années 1980, la critique dispose certes de puissants outils de théorisation du seuil¹ ; nous voudrions toutefois considérer le seuil au XVI^e siècle pour lui-même et par lui-même – dans un premier temps du moins.

Rappelons brièvement les formes sous lesquelles le seuil se diffracte. Les textes qui le constituent peuvent être hétérogènes à l'œuvre qu'ils ouvrent, c'est-à-dire composés par d'autres auteurs que celui de l'œuvre imprimée. Ils revêtent alors essentiellement la forme de poèmes d'escorte. Il peut aussi s'agir des textes composés par l'auteur lui-même, que l'on dira homogènes à l'œuvre principale – c'est généralement le cas des pièces en prose, comme les préfaces et les épîtres dédicatoires. Prose et poésie sont en fait équitablement distribuées : généralement, la prose est de l'auteur de l'œuvre, tandis que la poésie est le fruit d'un labeur extérieur. Toutes ces pièces liminaires forment un ensemble hétéroclite, dont la logique d'agencement est loin d'être immédiatement perceptible. Car ce qui pour nous se donne comme « le seuil » d'une œuvre, à la logique progressive immédiatement perceptible, se présente au XVI^e siècle plutôt comme « les seuils » d'une œuvre. Il s'agira donc d'interroger ce pluriel. Ce qui unifie ces seuils, toutefois, c'est leur objectif vocatif explicite. Ils sont

¹ Voir bien sûr les travaux de G. Genette, *Palimpsestes. La Littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982 et *idem*, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987. Notre démarche s'inscrit toutefois dans une actualité critique qui atteste l'intérêt de constituer les seuils en objets d'étude et qui vise précisément à les étudier dans leur singularité : notre entreprise complète le travail de F. Martin, *Les Politesse du seuil*, Paris, Classiques Garnier, 2022, en ce qu'elle investit la période qui précède ; elle prolonge également l'ouvrage dirigé par G. Peureux et A. Vaillant, *La poésie de circonstance (XVI^e-XXI^e siècle). Formes, pratiques, usages*, Nanterre, Presses Universitaires de Paris Nanterre, 2022. Pour ce qui relève des études seiziémistes, nous pensons notamment au cycle de séminaires organisé par Élise Rajchenbach en collaboration avec Nina Mueggler, « Pensée et pratique poétique du réseau à la Renaissance (2022-2023) ». Disponibilité et accès : <http://ihrim.ens-lyon.fr/manifestations/seminaires/seminaire-pensee-et-pratique-poetique-du-reseau-a-la-rennaissance-1500-1550/article/seminaire-pensee-et-pratique-poetique-du-reseau-a-la-rennaissance-1500-1550-2022>.

adressés à l'auteur de l'œuvre ou à quelqu'un d'extérieur, un Grand, un protecteur, un mécène – ou au lecteur, bien entendu.

Reconnaissons-le : bien des poèmes – puisque ce sont eux qui composent l'essentiel des seuils –, pris isolément, n'ont qu'un intérêt littéraire limité, une fois interrogés à l'aune du génie et de la singularité auctoriale. Bien souvent, ces pièces recourent à une rhétorique épideictique à valeur – *a priori* – ornementale, apaisée, qui déploie une topique neutralisant toute forme de tension et d'enjeu personnel. À ce titre, l'intérêt sociologique de ces pièces peut également sembler mince : cette rhétorique épideictique, aussi diserte soit-elle, ne dit généralement pas grand-chose des liens réels entre auteurs ; elle semble préférer ne prendre aucun risque. Ainsi, ces seuils bavards, ces vitrines vendeuses, n'expriment souvent rien. On situe alors, communément, ces productions parmi la poésie de circonstance. Mais n'est-ce pas là évacuer trop commodément une forme d'altérité ?

Le prisme romantique qui est le nôtre ne doit pas nous aveugler : ce goût, sinon cette manie des pièces liminaires qui caractérise les ouvrages de la Renaissance, le nombre de ces pièces qui les signale comme système, leur objectif systématiquement vocatif, invitent en effet au questionnement. La journée dont ces actes sont issus avait ainsi été placée sous le signe d'une tension entre bavardage rhétorique et silence existentiel – un silence qui, s'il semble au premier abord n'engager aucune conception du monde, doit en réalité être interrogé pour ce qu'il nous dit d'une manière d'être au monde. Ces seuils, creuset d'affirmation d'une altérité, procèdent en effet d'un rapport commun au monde qu'ils instruisent et construisent d'un même mouvement.

Nous avons donc fait le choix d'envisager cette altérité comme l'indice d'une intersection entre seuils et réseaux, qui présuppose et implique tout à la fois l'amitié. En effet, ces seuils où s'élabore discursivement un réseau construisent une amitié qui est sans doute souvent, mais pas toujours, un reflet des réseaux empiriques où se meuvent nos auteurs. Dans cette perspective, les contributeurs de ce volume ont remis en mouvement ces textes qui frappaient *a priori* par leur statisme, se sont installés dans leurs blancs. Ils en ont étudié les enjeux, que ceux-ci s'avèrent nobles ou moins avouables : faut-il en effet y voir des tentatives littéraires polygraphiques, la promotion d'une éthique, ou la volonté de se servir des autres pour son propre compte ? Les études proposées ont en tout cas exhumé de complexes dynamiques internes et externes, et ont bien montré que ces seuils, aussi silencieux soient-ils, constituent un outil que nos auteurs utilisent de façon pleinement consciente.

UNE COMMUNAUTÉ DISCURSIVE

Les contributeurs de ce dossier n'ont pas manqué de relever et d'interroger, avant tout, la conscience de soi d'une communauté discursive qui fonctionne comme un tout organique. Celle-ci se présente comme une communauté d'égaux : significativement, les seules mentions de hiérarchie repérables se trouvent dans les adresses aux extérieurs. Les membres de cette communauté prennent parfois explicitement plaisir à être ensemble, ce qui se traduit par des jeux de réponses possibles entre les seuils, comme l'a montré Astrid Quillien avec l'exemple de Denys Lambin. Le ludique préside alors dans ce cas aux relations intradiscursives. L'amitié qui s'élabore et s'affiche dans ces pièces peut cependant n'être que de façade ou ne faire que refléter des liens empiriques, tantôt simple posture, tantôt reflet d'une amitié à l'intensité réelle, à la faveur de laquelle les *uerba* des seuils se prolongeront dans des *res* (Sylvie Laigneau-Fontaine). Martine Furno rappelle toutefois que les « liminaires sont un lieu de représentation sociale, non d'effusion » et articule ainsi *seuils* et *convenance*, tout en insistant également sur la convenance comme rapport à soi : éviter l'effusion, c'est aussi se protéger, surtout dans un contexte religieux tendu. C'est bien d'abord par un aspect communautaire poussé à son paroxysme que la pratique renaissante du seuil se signale par son altérité pour les Modernes.

D'ANTIQUES CONCEPTIONS DE L'AMITIÉ

Les études rassemblées dans ce dossier mettent ensuite en évidence le fait que cette passion des seuils est instruite, sur le plan philosophique, par des théories et des pratiques anciennes de l'amitié : y sont à l'œuvre, bien entendu, les notions d'*amicitia* et de *philia*, mais aussi de *pietas*. Avery Colobert envisage ainsi les seuils de Coelius Rhodiginus comme « démonstration de piété » et explique comment, par réseau analogique, l'*amicitia* à la Renaissance ne peut se concevoir sans la *pietas* antique, que celle-ci soit familiale, civique ou religieuse : « Rhodiginus incorpore les obligations de la *pietas* dans les motifs mêmes de ses relations amicales au sens large ». Conformément aux sens que peuvent anciennement recouvrir *philia* et *amicitia*, l'amitié revêt alors un caractère collectif² et pragmatique, justifié par la contamination de la *pietas* : c'est un modèle éthique, fait de dons et de contre-dons. Dans cette amitié pratique, il s'agit avant tout de se rendre des *officia* mutuels (Sylvie Laigneau-Fontaine).

LA PROMOTION DE L'INTÉRÊT COLLECTIF

Du reste, les seuils, bien qu'ils soient présentés comme offerts, ne sont jamais gratuits. Ils revêtent bien souvent une fonction de promotion au service de tel ou tel intérêt collectif. Cet intérêt collectif peut concerner notamment un microcosme qui cherche à se situer dans un tout, comme l'expose par exemple Alexia Dedieu avec le cas des hellénistes qui, comme Estienne, se définissent comme ceux qui se donnent de la peine : en prenant la peine d'écrire des liminaires grecs, ils construisent en quelque sorte leur singularité et leur légitimité intellectuelle. Martine Furno montre également comment les typographes cherchent à s'affirmer en tant que collectif, face aux auteurs, en jouant l'opposition entre l'*otium* du lettré et le *negotium* : d'une part, en effet, le lettré est à la merci du typographe d'un point de vue technique ; et d'autre part, le typographe peut s'adonner lui aussi à l'*otium*.

Le rôle des adresses aux extérieurs, en particulier aux Grands, a alors valeur de requête, explicite ou non : on leur demande de participer à cette communauté et d'en défendre les intérêts. L'intérêt défendu peut également être celui de tous, du rayonnement du pays : ainsi les seuils de Corrozet servent-ils à appeler de façon exhortative à la constitution de réseaux poétiques modernes, comme le souligne Antonin Godet ; de façon générale, ils exaltent l'unité d'un pays qui ne connaît pas la *stasis*. On le voit, les seuils assument un rôle à la fois offensif et défensif.

LE SPECTRE DE L'INTÉRÊT PERSONNEL

Mais finalement, il faut resituer ces seuils dans une irréductible tension entre ouverture à l'autre et affirmation de soi : c'est du reste une composante importante de la *philia* et de l'*amicitia*, à l'horizon desquelles se trouve souvent l'intérêt personnel. En effet, comme le montre Sylvie Laigneau-Fontaine, les seuils configurent un monde où « *asinus asinum fricat* », un monde d'échanges de bons procédés. L'amitié, loin d'être une vertu désintéressée, se doit avant tout d'être efficace. Cela étant, dans cet espace de discussion, les seuils sont plus encore l'outil d'une tentation solipsiste : les célébrations d'autrui sont autant d'outils de promotion individuelle. Ce volume en étudie de nombreuses manifestations. Avery Colobert revient ainsi sur la sélection d'amis très consciente qu'opère Rhodiginus, allant jusqu'à enrôler des dédicataires malgré eux. Alexia Dedieu analyse les différentes stratégies employées par Estienne pour se construire un triple *ethos* : imprimeur, helléniste, amateur de poésie. Astrid

² Voir aussi F. Bonifay, « L'imaginaire groupal autour de la "Pléiade" », *L'imaginaire des langues. Représentations de l'altérité linguistique et stylistique (XVF-XVIII^e siècle)*. *Cahiers du Gadge*, année 2018, 15, p. 185-214. F. Bonifay rappelle que le nombre d'amis est une composante essentielle de l'*amicitia* : avoir de nombreux « amis » est un signe de vertu.

Quillien montre de son côté combien Lambin met les autres au service de ses travaux et de sa carrière, et comment le réseau qui figure au seuil de ses éditions croît à mesure de la progression de sa carrière, pour se réduire aux amis les plus sincères après sa mort. Quant à Corrozet, dont le point de vue est celui du libraire, l'enjeu pour lui est tout simplement matériel et financier, d'après Antonin Godet : il s'agit de faire franchir le seuil de sa librairie. De façon générale, pour les jeunes auteurs, les seuils sont parfois l'occasion de débiter leur carrière d'auteur : la publication de poèmes liminaires peut laisser présager une publication future. Les seuils apparaissent de la sorte comme un espace d'ouverture vers leur propre œuvre à venir. Dès lors, quand l'intérêt collectif est revendiqué, il n'est souvent que de façade, comme le souligne Martine Furno en rappelant le caractère topique de l'« amicale pression » qui préside à la publication. Dans les seuils, c'est avant tout à soi-même que l'on pense. De toute évidence, les auteurs d'œuvres littéraires et philologiques ne sont pas les seuls à profiter de l'imprimerie, puissant vecteur de diffusion, comme efficace moyen d'auto-promotion. Ceux qui publient au seuil des œuvres d'autrui³ manifestent eux aussi leur pleine conscience du pouvoir de l'imprimerie à satisfaire leurs objectifs publicitaires. Cette deuxième manière de servir son intérêt, publier au seuil de l'œuvre d'autrui, est en réalité consubstantielle à la pratique de l'imprimerie, puisqu'il est bien évident qu'elle ne peut exister sans elle⁴ : peut-être faudrait-il un jour s'interroger, du point de vue de l'histoire des idées, sur la manière dont l'imprimerie permet d'inventer de nouvelles formes d'expression de l'intérêt personnel, voire de la *philautie*, l'amour de soi.

LE PIÈGE DE LA FICTION DE GROUPE

Ainsi, comme il est apparu de façon sous-jacente, les seuils constituent un espace privilégié d'élaboration de fictions de groupes⁵, de configuration d'un imaginaire collectif. Ces communautés qui s'affichent mais dans lesquelles l'on est souvent seul se présentent comme autant de pièges tendus à l'histoire littéraire. Il nous faut relever pour finir le paradoxe qui nous semble émerger de cette enquête : d'une part, la quête d'une singularité littéraire, philologique, voire sociale, qui s'affirme tout au long du XVI^e siècle ; d'autre part, le caractère topique de sa validation et de sa consécration par autrui. La singularité se trouve ainsi renvoyée à une forme de chimère, tandis que la consécration est avant tout une posture énonciative. En définitive, plus que jamais, lorsque l'on aborde l'histoire des liens interpersonnels au XVI^e siècle, il nous faut mettre les termes d'« ami » et d'« amitié » entre guillemets : les présentes études font bien sentir toute l'altérité qui caractérise pour nous les sens qu'ils peuvent revêtir. En définitive, les seuils offrent, bien avant l'aspiration kantienne exprimée par *Qu'est-ce que les Lumières ?*, un espace public de discussion, mais qui donne à chacun l'occasion d'affirmer son intérêt privé.

TRAJECTOIRE PROPOSÉE

Notre dossier envisage d'abord les seuils comme un espace dynamique de sociabilité amicale : Avery Colobert analyse les préfaces de Rhodiginus à ses « amis » ; Martine Furno examine au prisme de l'*amicitia* des textes liminaires de typographes ; Sylvie Laigneau-

³ Il s'agit des mêmes, souvent : faire œuvre n'empêche pas d'écrire des liminaires. Mais, d'une part, il existe des poètes qui composent essentiellement des poèmes liminaires, comme Dorat ; d'autre part, comme Antonin Godet le montre bien, publier au seuil d'une œuvre sert de préalable poétique à la conception de sa propre œuvre.

⁴ Les imprimeurs semblent d'ailleurs eux-mêmes encourager cette pratique, comme le montre par exemple Emmanuel Buron à propos d'Étienne Jodelle. Voir E. Buron, « La pratique du poème liminaire comme analyse pragmatique de l'acte éditorial : Jodelle, Etienne Groulleau et André Wechel », *Les Poètes français de la Renaissance et leurs "libraires"*, D. Bjaï et F. Rouget, s. d., Genève, Droz, 2015, p. 149-172.

⁵ Sur ces questions également, voir F. Bonifay, « L'imaginaire groupal autour de la "Pléiade" », p. 185-214.

Fontaine revient sur les manifestations discursives de l'amitié qui semble unir Jean Girard et Barthélemy Aneau. Il met ensuite en avant, avec les articles d'Astrid Quillien, d'Alexia Dedieu et d'Antonin Godet, trois personnages qui utilisent les seuils à des fins patentes d'autopromotion : un humaniste (Denis Lambin), un jeune imprimeur (Henri Estienne) et un libraire (Gilles Corrozet).

Nous tenons finalement à exprimer nos remerciements les plus vifs à Virginie Leroux pour avoir bien voulu accepter de publier les actes de la journée dans *Camenaë*, ainsi qu'à Anne-Pascale Pouey-Mounou et à Romain Menini pour avoir formé avec Virginie Leroux le comité scientifique de la journée.